"Ça tourne à Alger" de Salim Aggar

# Lumière sur quatre cinéastes

" Faire un film est un acte positif, même si l'on sait que le cinéma ne peut transformer le monde, encore moins le sauver ". Une expression profonde d'un cinéaste grec, Theo Angelopoulus, qui a bien inspiré notre jeune réalisateur, Salim Aggar, dans son nouveau making-off, récemment projeté au public algérien.

Un film sur des films. Voilà une idée origina-le qui a emballé tout un staff d'artistes et de professionnels rompus à l'art de l'image et de la musique. La distribution est complète. Salim Aggar a choisi les textes et les images, le commentaire a été signé par Youcef Saiah, le montage accompli par Mahfoud Boudjemaâ, la musique composée par l'infatigable Safy Boutella et complétée par des chansons de la talentueuse méditerranéenne Salma Kouiret et la voix du troubadour Cheikh Sidi Bemol. Une production soignée, comme il se doit, par Mehadi Anis Réda. Tout y est pour accoucher d'un documentaire qui nous restitue en l'espace de 52 minutes les images du cinéma algérien. Malgré l'état d'urgence décrété en 1992, le terrorisme, les faux barrages et la persistance de la violence traumatisante..., ça tourne toujours en plein Alger. Des cinéastes réussissent individuellement à monter des productions de qualité, en dépit des multiples obstacles et des conditions extrêmement dangereuses.

Le film de Malik Lakhdar Hamina, fils du célèbre réalisateur de *Chronique des années de braises*, couronné par la Palme d'or de Cannes, ouvre le bal. Il fut tourné en 1992, en pleine crise politique accentuée par l'assassinat du révolutionnaire et premier magistrat du pays, Mohamed Boudiaf.

Salim Aggar nous montre comment ce jeune réalisateur a produit son film sur la fameuse manifestation menée par l'ex.Front islamique du salut (FIS), vers le siège de la Présidence de la République. Le témoignage est frappant et illustre à quel point le cinéma est réduit à sa plus juste expression.

*«J'avais demandé à tous les cameramens algériens de filmer la marche, mais personne ne voulait le faire, car ils savaient qu'ils couraient un risque mortel. A la veille de la marche, j'ai appelé mon père qui était en France. Le soir même de mon appel, il est arrivé à Alger. Le lendemain, il a eu le courage de filmer la marche de l'ex-FIS malgré la menace des islamistes. Sur place, il n'y avait que mon père et ses trois enfants dont moi-même»*, se rappelle à cette occasion Malik.

Le fils de Hamina ne s'arrête pas à cet évènement. Il nous déballe avec sa caméra vers les scènes des répressions sanglantes lors des manifestations d'octobre de 1988 à la capitale de la Kabylie, Tizi Ouzou. Il montre aussi les attentas commis à la cité historique d'Alger, la Casbah et l'Amirauté en 1992. Cette production qui a eu un succès retentissant à l'étranger, en arrachant de nombreuses distinctions, demeure à ce jour une œuvre inconnue dans son pays, car elle est tout simplement frappée par une interdiction de diffusion.

*Machaho* de Belkacem Hadjadj est né dans les mêmes conditions que celles du film de Malik Hamina. Tourné en 1994, l'équipe de Machaho est même tombée en pleine forêt de Yakouren, après des séances nocturnes, sur un faux barrage dressé par des terroristes. Pour échapper à un acte qui pouvait lui être fatal, le réalisateur a du expliqué qu'ils revenait avec son équipe d'une fête de mariage. Comment reprendre le tournage dans de telles circonstances ? L'équipe de Belkacem Hadjadj voit se fondre tout son espoir dans ce pays qui traverse les moments les plus tragiques de son histoire. *«Le commandant du groupement de gendarmerie de Tizi Ouzou a refusé de nous accorder une équipe de protection. Après mon insistance, l'officier finira par me donner une semaine pour finir mon film alors qu'il m'en fallait au moins deux»*, révèle le réalisateur qui a tout de même réussi à faire sortir le deuxième long-métrage d'expression amazigh, après *la Colline Oubliée* de Bouguermouh. Un film qui a fait le bonheur des grandes salles de cinéma algériennes et même à l'étranger. Des chaînes de télévision sont même tombées sous le charme de cette production adaptée en langue arabe.

### Rachida, un succès foudroyant

De 1994 à 2002. Huit ans pour ainsi dire, le cinéma algérien continue toujours à dégringoler, au vu et au su de tout le monde. Yamina Bachir Chouikh ressent un désir ardent de monter une production, elle qui a été mise en retraite après la dissolution des organismes publics du cinéma. Rien ne semble venir au bout de son envie. Elle a même impliqué son mari, Mohamed Chouikh, dans cette véritable aventure. C'est un parcours du combattant mené par une frêle silhouette face aux menaces des islamistes et à la rareté des financements. Aucun acteur professionnel n'a voulu aussi prendre part à cette réalisation. Le choix est finalement fait : «*je prends des amateurs doués et volontaires*», s'est dite sans désespoir Mme Chouikh.

Le destin fut que *Rachida* devient un véritable phénomène cinématographique à travers surtout le nombre de distinctions obtenues dans les différents festivals mondiaux.

Le documentaire de Aggar ne s'arrête pas à ces productions, mais nous remémore l'œuvre de Ali Tenkhi, un talentueux cinéaste assassiné en 1997. Ce réalisateur avait adapté à l'écran l'œuvre romanesque *Le papillon ne volera plus*. Malgré le travail accompli, il n'a pas été encore honoré.

En revisitant l'ensemble de ces films, Salim Aggar nous replonge dans une période charnière de l'expression cinémementmatographique algérienne. Une époque, certes, qui est derrière nous, mais ses séquelles sont inoubliables et à jamais gravées sur la mémoire collective. Faire un film à Alger demeure toujours une aventure parsemée d'embûches et d'obstacles parfois anodins. Le comble, un matériel (caméras, tables de montage, patrimoine immobilier et bien d'autres équipements), acquis à de fortes devises, périssent sous le regard et l'indifférence de tout le monde.

**Farouk Belhabib**